

A. DIMITRY.

IX

Où, bien que né ici, à la Nouvelle-Orléans, en Louisiane, dans ces États-Unis dont il fut citoyen et où il aurait pu jouer un premier rôle dans la guerre dite de Sécession ou de Confédération, Alexandre Dimitry fut un véritable Grec de la Grèce ancienne et classique, de même que Pierre Soulé, vers le même temps, dans la Louisiane et l'Amérique adoptées, fut un type superbe de Français ardent, éloquent et supérieur, et bien qu'Alexandre Dimitry n'eût jamais touché du pied le sol de la Grèce de ses ancêtres et qu'il n'en eût jamais eu l'histoire et merveilleuse histoire, il en savait la langue, l'impérissable langue, la langue immortelle, aussi bien que ceux qui la parlaient avec Platon dans les jardins d'Académie, qui s'entretenaient avec Zénon sous le Portique des Stoaïques ou qui écoutaient Eschine et Démétrius sur l'Agave des grands orateurs athéniens.

À Athènes, au Pirée comme à l'Acropole, il aurait été chez lui, et Diogène, en le voyant, aurait peut-être brisé sa lanterne. En vérité, Alexandre Dimitry savait la langue de ses ancêtres grecs, et s'il l'enseigna parmi nous, dans un pays assez peu classique, à une jeunesse américaine et peu athénienne, c'est qu'il la connaissait véritablement et qu'il pouvait l'enseigner sans le secours de la traduction et sans l'aide des traducteurs. Il avait, du reste, l'amour et le génie des langues.

C'était un philologue rare et savant.

Mais son admiration presque entière allait aux belles langues de l'antiquité, à celles qui ont précédé et formé les autres, qui nous disent, bien que mortes, une civilisation magnifique sans laquelle la nôtre ne serait rien, et qui, en réalité, sont encore vivantes et vivront éternellement comme toute création de haute pensée, de génie et de puissant travail intellectuel.

Et comme il les trouvait si belles, si nobles et si riches, bien qu'elles fussent antiques, le professeur moderne, qui pouvait rapprocher et comparer, se disait tout naturellement, avec le respect des anciens, que les langues mortes et classiques révélaient des civilisations antérieures d'une admirable élaboration pour lesquelles nous n'avons pas toujours conservé le respect qu'on doit à la vérité, à la beauté et à la grandeur. Il pensait qu'en nous glorifiant trop nous-mêmes, oubliant le passé ou nous parlant de ce qui nous appartient et de ce qui nous appartient pas, nous faisons trop preuve d'injustice ou d'ignorance, et que nous donnions bien souvent raison au fabuliste La Fontaine, qui fut, comme tous les écrivains de son siècle, le plus grand respect pour les anciens et ne railla jamais la bousille de l'Esop grec.

N'est-ce pas avec les vieilles choses que les choses nouvelles — «vetera nova» — et quand nous croyons créer, faire du nouveau, donner une pensée inconnue ou une forme originale, ne sommes nous pas le plus souvent que des imitateurs, des modificateurs, des copistes ou des plagiaires?

L'étude du passé et de l'antiquité, qui est celle des origines et des développements, est donc nécessaire en toute chose, et celle des langues est certainement la plus importante, la plus intéressante, celle qui éclaire le mieux et révèle le plus à l'esprit humain.

X

Car une langue, voyez-vous, avec sa grammaire et ses règles, est tout une bible, tout un livre, tout un verbe, pour ne pas dire toute une révélation. Les lettres n'en ont pas une véritable, et elle est le caractère distinctif de l'homme, ce qui le rend sociable, civilisé et religieux. Parler, c'est penser et c'est être homme, femme aussi, à moins qu'on ne parle trop. Les Grecs eux-mêmes, qui avaient une noble idée de la langue, disaient, quand elle était belle, qu'elle était la «langue des dieux», et ils en avaient tout l'amour et le culte.

Et si vous voulez avoir la mesure exacte et parfaite d'une nation ou d'un peuple, d'une race même, de leur intelligence, de leur culture, de leur morale, de leur œuvre et de leur degré de civilisation, il faut apprendre et comprendre les langues qu'ils parlent. Il faut même si vous voulez connaître et la parole soit un peu meilleure et la bouche parfois un peu fleurie, ce soit inconnu, homme ou femme. «Parle ta langue» — et l'écouter attentivement dans l'expression de ses idées, de ses pensées, de ses sentiments et de ses passions. Il ne faut pas dire qu'un mot pour vous dire ce qu'il veut.

Un seul mot d'une langue peut révéler un peuple, un siècle, une époque, une civilisation entière, et les «mots sacrés» des hiérophantes et des initiés aux mystères en sont assurément la preuve.

Mais, sans raillerie, est-ce que l'étude des langues anciennes et justes sont nommées classiques, pour la science dont elle vous enrichit, ne vous discipline pas admirablement pour l'emploi, pour l'usage et pour la perfectionnement de votre propre langue?

Les grands auteurs, les orateurs puissants et les écrivains de marque durable, quelle que soit leur nationalité, ont quelques rares exceptions, ont eu pour nourriture substantielle et forte celle des classiques grecs et latins, et ce n'est pas seulement la substance que leur a donné l'antiquité, mais encore la forme parfaite et la méthode. Le beau et le juste, en matière de langues, n'est pas moderne.

LES HUSSARDS.

On peut affirmer que dans tout jeune Français il y a un hussard qui sommeille. On comprend donc l'émotion avec laquelle les élèves de Saint-Cyr ont entendu raconter, par M. Albert Vandal, les prouesses de la cavalerie légère de l'épopée.

Avant le brillant conférencier, les peintres militaires du siècle avaient entrepris l'apothéose des hussards. Charles Vernet, Gros, Gérard, Horace Vernet, Raffet, Eugène Lami et sont plus à rendre leur silhouette à la fois élégante et martiale, la ligne et la couleur y trouvaient leur compte. Ils nous les montraient se ruant à l'ennemi, le sabre haut, la pelisse flottante, les caïennettes claquant sur les joues; puis, au retour, passant tous les cœurs au fil de la monstache.

XII

Est-ce à dire que le philologue et le professeur Alexandre Dimitry, homme de son temps, de son siècle et de son pays, ait eu du dédain ou de l'indifférence pour les langues vivantes, celles qui, au cours, celles qu'on parle et celles qui sont indispensables?

Vous ne le pensez certainement pas, et cela ne pouvait pas être. Il pouvait avoir ses préférences sans doute, trouver plus de beauté dans l'une que dans l'autre, aimer la force de celle-ci et la grâce de celle-là, se dire aussi que le climat, la latitude et le soleil devaient avoir une influence sur les langues des hommes que sur leurs idiomes; mais il était bien plutôt polyglotte, celui qui sait et parle toutes les langues, ce celui qui, hors de son pays et parmi les étrangers, est obligé d'ouvrir la bouche et de faire le simulacre de manger pour demander du pain. Il ne pensait point à la possession d'une seule langue dût vous rendre supérieur eu quoi que ce soit, ni même plus profond ou plus parfait dans la vôtre, et il croyait fermement que la possession de deux nobles langues, belles par leur littérature et leurs chefs-d'œuvre, vous initiait comme à deux civilisations également nobles et belles. L'esprit ne peut pas en souffrir, ni même le cœur. Le Barbare n'est il point celui qui ne comprend pas, ou peut-être celui qui ne vous comprend pas?

XI

Notre ami et professeur Alexandre Dimitry, dont nous le disons peut-être ici les idées et les sentiments, mais qui les aurait exprimés autrement, avec plus d'éloquence, dans plus de clarté et de lumière, avec toute l'autorité d'un savoir supérieur et du génie, était-il donc homme et philologue à ignorer le latin de la vieille Rome, et s'il le possédait en maître incomparable, avec toute son histoire et sa civilisation romaine et conquérante, ne savait-il pas l'admirer comme on doit admirer les classiques immortels des deux plus grandes villes de l'antiquité? Car Babylone, Memphis et Jérusalem ne nous ont rien laissé.

Il ne faut pas le supposer, et l'admiration ne se détourne pas de Rome.

Est-ce sans raison que l'Église, venue avec une religion nouvelle, ayant le christianisme sur ses lèvres, mais ne pouvant pas parler la langue des prophètes hébreux eux-mêmes, a dû adopter la langue de Rome et lui donner un caractère sacré? N'est-ce pas même cette adoption, presque autant que le pontificat de Pierre et de ses successeurs, qui a valu à la Rome des Césars et des Papes le nom de Ville Éternelle?

Et si les Universités et les Collèges, à peu près partout, pour ne pas dire partout, avec ou sans intention religieuse, ont adopté cette même langue, dite «morue» comme le grec, n'ont-ils pas fait acte de raison, de sagesse et de piété? Est-ce que presque toutes nos langues modernes ne sont pas un peu ses filles, et si notre pauvreté n'est pas trop visible, si nous parlons et écrivons passablement dans l'idiome de nos temps, ne serait-ce point grâce aux richesses des langues classiques et à leurs admirables grammaires.

Le latin est riche, voyez-vous, bien que resté avant nous, il appartient, comme le grec, à la civilisation méditerranéenne dont nous relevons comme accessoires et continuateurs. Nous y trouvons une partie de nos archives et nos origines. L'Angleterre elle-même, malgré sa fierté de Bretonne et sa singularité de Saxonne, ne serait-elle pas née, et sa florissante thagabouze n'empêche point cette lie perdue de s'appeler Albion, c'est-à-dire l'île aux «falaises blanches».

Cela n'empêche point, nous plus, certains hommes pratiques et positifs de nos temps, à l'esprit anglaït peut-être, c'est-à-dire d'esprit mercantile, et pour qui les affaires et le commerce sont l'idéal de la vie intellectuelle, morale et civile, de vouloir supprimer notre Education universitaire, sous la haute raison de temps perdu et d'innutilité, l'étude des langues mortes, du grec qui ne sert à personne et du latin qui sert seulement à dire la messe catholique.

Car les protestants ne savent pas le latin et n'ont pas besoin de le savoir; pourquoi leurs «docteurs» n'ont rien de commun «cum doctoribus Romae». Quant au mot «University» lui-même, dont les Français ont fait le mot université, c'est un mot indubitablement grec.

Mais, sans raillerie, est-ce que l'étude des langues anciennes et justes sont nommées classiques, pour la science dont elle vous enrichit, ne vous discipline pas admirablement pour l'emploi, pour l'usage et pour la perfectionnement de votre propre langue?

Les grands auteurs, les orateurs puissants et les écrivains de marque durable, quelle que soit leur nationalité, ont quelques rares exceptions, ont eu pour nourriture substantielle et forte celle des classiques grecs et latins, et ce n'est pas seulement la substance que leur a donné l'antiquité, mais encore la forme parfaite et la méthode. Le beau et le juste, en matière de langues, n'est pas moderne.

LES HUSSARDS.

On peut affirmer que dans tout jeune Français il y a un hussard qui sommeille. On comprend donc l'émotion avec laquelle les élèves de Saint-Cyr ont entendu raconter, par M. Albert Vandal, les prouesses de la cavalerie légère de l'épopée.

Avant le brillant conférencier, les peintres militaires du siècle avaient entrepris l'apothéose des hussards. Charles Vernet, Gros, Gérard, Horace Vernet, Raffet, Eugène Lami et sont plus à rendre leur silhouette à la fois élégante et martiale, la ligne et la couleur y trouvaient leur compte. Ils nous les montraient se ruant à l'ennemi, le sabre haut, la pelisse flottante, les caïennettes claquant sur les joues; puis, au retour, passant tous les cœurs au fil de la monstache.

Ce hussard de légende est-il le fils de la Révolution et de l'Empire? Pourrait-on se demander ceux qui n'ont pas le loisir de compiler les archives. Un cavalier érudite, enthousiaste de la sabretache, M. le capitaine Choppin, vient, dans son livre intitulé les Vieux Hussards, de nous prouver, par pièces, que c'est aux dix-septième et dix-huitième siècles qu'il faut remonter pour établir leur filiation.

Les ancêtres étaient de bonne marque, et leurs exploits commencent, sous Louis XIV, avec Corneberg, son colonel, le lancien avec cette verve endiablée qui est devenue la caractéristique de l'arme. La princesse palatine, fille du landgrave de Hesse et belle-sœur du Roi, se déclare leur patronne, et se les fait présenter par le maréchal de Luxembourg.

Leurs chefs se nomment Berchiny, Confans, Chamborant, Lauzun, Sombreuil et, à leur suite, tout ce que le dix-huitième siècle compte d'amoureux de la coacarde, estimant que le bonheur de vivre est à l'avant-garde; on les voit alertes, pimpants, préparer à la charge, en resonnant leurs chevaux, et répondant à frimas leurs cadetennés: il ne faut pas faire de vilains morts.

Berchiny avait, dans son château, une galerie qui contenait les portraits en pied de ses officiers: «Vous voilà, lui dit un prélat, au milieu de vos chanoines!» — Oh! monseigneur, répond le colonel, et ce qu'il m'en plaît, c'est qu'ils n'ont jamais été à matines, que je n'y aille avec eux.

Le prince de Ligne, bon juge en matière d'entrain, compara les hussards aux cavaliers normands. Le maréchal de Saxe, le soir de la bataille de Lawfield, déclare que la victoire a été décidée par les 32 escadrons de Berchiny et Sombreuil, maîtres de camp, qui culbutèrent les Anglais. Ils ne faisaient pas de quartier, mais ils n'en demandaient pas davantage. Très agiles, sans préjugés de caste, avec le tel orgueil de faire la France victorieuse et redoutée. Le livre est documenté du capitaine Choppin d'une façon saisissante l'allure de ces brillants cavaliers.

La société d'histoire militaire «La Sabretache», que son nom oblige, en a décidé l'envoi, à titre gracieux, aux salles d'honneur de six régiments de hussards de la jeune armée, correspondant aux vieux régiments.

Citons, en passant, le colonel de Versailles qui, atteint à quatre-vingts ans par une mise à la retraite, supplia le maréchal de Belle-Isle de le laisser, sans soldes, sur les états du régiment, sans quoi il en mourrait; le ministre le maintint, et il continua à entraîner sa troupe, en galopant à sa tête, jusqu'au jour où une chute très rude le força à se retirer.

Les hussards de Ratsky ont une part spéciale dans la légende de leur arme. C'est d'eux que le maréchal de Villars dit «qu'aucune troupe n'est plus brave; essayant plus de coups de fusil, ayant plus d'hommes et de chevaux tués, mais aussi qu'aucune ne prend plus d'été; d'été, qu'il faut cependant, pour être sincère, ajouter qu'ils s'en approprient quelques uns, pour en faire fondre les dorures comme part de butin, mais qu'enfin jamais gens n'ont mieux fait la guerre que ceux-là, en Flandre, en Espagne, en Lorraine, sur le Rhin, en Bohême.»

J. GENLIL.

Le serum de la pneumonie.

Prose Associée.

London, 4 mars.—Une nouvelle provenant de Berlin annonce que le professeur Wassermann, un des plus brillants élèves du professeur Koch, croit avoir trouvé le serum qui doit guérir la pneumonie. Ses expériences faites sur des animaux ont réussi; il est en train d'opérer sur des êtres humains.

Le temps est froid. Deux grandes soirées ont fait rentrer bien des personnes en ville.

Cette semaine la duchesse de Buelench a présenté miss Aster, qui portait une toilette blanche avec des broderies en argent; elle avait à la main un bouquet de lis.

Amélioration dans l'état du Pape.

Rome, 4 mars, 9 h. 30 du matin.—Le Pape a passé une nuit calme et se sent bien; il quittera le lit quel que soient les jours.

Rien de remarquable à signaler sur la pluie. Sa température, ses pouls, sa respiration, etc., sont réglés; l'appétit est excellent.

UNE Exécution capitale

A HUÉ.

On ne lira pas sans intérêt le récit d'une exécution capitale en Annam:

Il y avait plusieurs mois que des vols assez importants de poudre et de munitions se commettaient dans la citadelle de Hué. Le roi avait ordonné que tout vol, de quelque minime importance qu'il fût, commis au préjudice d'un Européen, fut puni de mort. Un exemple était nécessaire. Cinq misérables fabriquant leur culpabilité, condamnés à subir la peine capitale. L'un d'eux avait été d'ailleurs, d'une façon directe, participé à la rébellion et reçu d'un des chefs rebelles un brevet de mandarin.

L'exécution eut lieu à cinq ou six kilomètres de Hué, sur la route de Quang-Tri. Elle avait surtout attiré la curiosité des Européens. Peu ou point d'Annamites. La mort n'est pas pour l'oriental et l'Annamite en particulier, un spectacle qui vaille beaucoup la peine qu'on se dérange. Pourquoi irait-elle émeuver ceux qui ne sont appelés qu'à la compter, alors qu'elle émeut à peine ceux qui vont la subir? Sur le passage du faubourg cortège à peine quelques portes de «cagnas» s'entre-bâillaient-elles pour retomber aussitôt indifférentes et muettes.

Les coupables marchent lentement, sans que leur visage trahisse la moindre trace d'émotion. Détail froidement terrible: les parents, femme, père, mère, frères, les accompagnent, tenant sous le bras la natte dans laquelle ils vont rapporter tout à l'honneur du corps du supplicié.

L'un des coupables tient d'une main son pinceau de bambou, de l'autre une feuille de papier souple et soyeux en usage parmi les lettrés, et tout en marchant, il écrit avec un intervalle de réflexion entre chaque caractère, comme un homme qui fait une lettre d'affaires. Ou me dit que cet homme écrit son testament, et, de fait, quand il a fini, il remet son écriture, bambou et manuscrit à un parent qui marche à ses côtés, converti de vêtements de deuil, c'est-à-dire d'un turban blanc et d'une robe également blanche, non ourlée.

Un autre, en passant devant un marbre fort populaire où grouille et s'agite tout un petit peuple d'indigènes s'écrie, d'un ton qui ne veut pas être interprété: «Je meurs avec le regret de ne pas avoir tué plus de Français!» Le malheureux se fâche. On croit qu'il n'en a pas tué beaucoup de français de combats. N'importe! Ce cri fait pour inspirer quelques réflexions à ceux qui ne voulaient pas absolument voir que des pirates dans les belles d'Annam en 1886. Il décèle tout au moins chez ces derniers l'existence d'un sentiment que l'on est trop porté à considérer comme un monopole des esprits et à dénier aux Orientaux. Voyez pourtant ce que sont les hasards des latitudes. Il est des gens en Occident à qui des cris de la sorte ont valu après leur mort des monuments de marbre, des odes et des légendes héroïques.

Ici, nul n'y a pris garde.

Cependant, on approchait de la halte fatale. Le cortège s'arrête près d'un petit pont massif et à dos d'âne qui enjambe un assez mince arroyo. L'heure des adieux était arrivée. Déjà les cinq bourreaux, — un par condamné — étendaient les nattes. On vit alors un troublant spectacle. Les parents, femmes, mères, ou sœurs des condamnés, s'approchèrent d'eux et gravement, comme s'il se fût agi d'une toilette de gala, vinrent des deux épaules imbibées d'eau laver les visages, les pieds et le torse des malheureux, que la honte et la fatigue d'une longue marche avaient souillés. Elles leur lustrèrent les cheveux avec la main et leur débarrassèrent le désordre de leur kôp. Elles leur firent, en un mot, la toilette de la mort, et, quand tout fut terminé quand le condamné fut jugé assez élégant pour mourir, il se retourna vers ses parents et, avec la même dignité que s'il eût été à une audience royale, le leur fit, en se prosternant, les cinq «lais» du cérémonial chinois et annamite, joignant les mains au-dessus de la tête et, après chaque agnouement, frappant le sol du front.

Un des condamnés, trouvant qu'on s'attendait un peu trop autour de lui et sentant qu'on l'attendait, repoussa doucement la main qui lui donnait les derniers soins. «Toi! toi!» (assez! assez!) puis il alla, comme ses complices, s'agenouiller sur sa natte et s'offrir un coup fatal.

L'instrument de supplice est un sabre lourd, rouillé et d'aspect pitoyable, quelquefois même c'est un de ces coupe-coupe vulgaires dont les Annamites se servent pour leurs mille travaux, couper les haies, fendre les mardiers, émonder les arbres, etc.

Les apprentis bourreaux s'exercent sur des troncs de bambou. Quand, après quelques tâtonnements, ils arrivent à couper le tronc d'un seul coup et juste à la ligne rouge qu'ils ont marquée avec leur doigt coloré de bétel, c'est que leur instruction avance et que bientôt ils pourront aspirer à la maîtrise.

«Hélas! ceux qui venaient d'opérer n'étaient, il faut le croire, que de pauvres clercs. Une seule tête fut enlevée du premier coup. Pour les quatre autres, ceux qui osèrent regarder assistèrent au plus ignoble des spectacles: les sabres ne coupèrent pas, et, pendant plusieurs minutes, les corps étaient couchés sous la secousse, vertébraux, nattes et terre furent laborieusement sciés par une lame édentée qui ne pouvait venir à bout de son œuvre...

Lorsqu'on rouvrit les yeux, les femmes agenouillées essayaient d'arrêter avec des linges mouillés et du papier chinois les flots de sang qui s'échappaient de ces troncs de corps mutilés; elles enveloppèrent les cadavres dans les plus longues nattes de bambou, et on les vites s'éloigner alors lentement, deux par deux, avec leur lugubre fardeau, ce soir ou demain, elles iront déposer sous quelque trete gazonné, tout près du village natal...

Quant aux témoins des supplices, les bourreaux les enfermèrent dans de petits paniers à claire-voie, où elles se balançaient quelques jours au bout d'un bambou, exposées aux regards du passant, pour lui apprendre que la justice du Roi a été satisfaite.

La leçon, ajoutée-t-on, produira-t-elle un grand effet moral? Qui le peut affirmer dans ce étrange pays, où la façon dont on meurt enseigne à ceux qui restent que la mort est si peu de chose?

En temps de guerre.

On cherche actuellement le moyen d'utiliser, en temps de guerre maritime, la flotte de yachts à vapeur français.

Sur les deux cent trente-deux yachts qui la composent, il y en a pour le moment vingt-quatre jaugeant 125 tonneaux et au-dessus, et qui, par conséquent, pourraient, en cette circonstance, rendre de réels services. Ce sont:

- «Walhalla», au comte de Castellane;
- «Bacchante», et «Velleda», à M. Henri Menier;
- «Eros», au baron Arthur de Rothschild;
- «Ohalazie», au comte de Dalmas;
- «Némésis», à M. Albert Menier;
- «Sagitta», à M. Michel Ephrussi;
- «Régulus», au marquis d'Urre d'Abais;
- «Fauvette», à M. R. Faulquier;
- «Sautana», à M. L. Prat;
- «Sans Peur», à M. F. Rambaux;
- «Saint Louis», à M. Louis de Clercq;
- «Léon-Paulillac», à M. Paulillac;
- «Ar-Nedeler», au comte Waresch;
- «Hermine», au comte de Montaigu;
- «Laranda», à M. Daumoy-Picon;
- «Gloriana», au comte R. de Quélin;
- «Grâce-Danling», au comte Poy;
- «Floréal», à M. Mongin;
- «Mélusine», à M. Armand de Caillava;
- «Dame-Blanche», à M. D. Depeaux;
- «Galéon», à M. Henri Dufay;
- «Lienrte», à M. Peynaud;
- «Gabrielle», à M. Lucien Marc;
- «Aventurière», à M. R. de Laire;
- «Elodie», à M. Marius Michel;
- «Elsa», au commandant Drouillard.

Maintenant, quels sont, parmi ces yachts, ceux qui sont le plus susceptibles d'être employés comme auxiliaires de la flotte de guerre? C'est ce que nous apprendra l'enquête à laquelle relève actuellement l'amiral Duperré, président de l'U. Y. F.

Morts et blessés.

Prose Associée.

Washington, 4 mars.—Le département de la guerre a reçu le câblogramme suivant de Manille:

Manille, 4 mars: Blessés près de Calocan: Le soldat Alfred Cashmore, 1er Montans, musicien, légèr blessé à la cuisse.

Près de San Pedro Macati, 1er sergent, Dennis Shea, 3e artillerie; 1er mara, forte blessure à la main.

Rapport complet manquant: Grant Callan, Cie C, 10e légion-syrienne, envoyé hors des lignes pour recherches, le 27 janvier. N'a pas reparu.

Oris.

L'état du poète Rodyra Ki-pling.

Prose Associée.

New York, 4 mars.—Rodyra Kipling a passé une bonne nuit. Il a dormi le plus part du temps; il semble s'en être bien trouvé.

La petite Elsie, âgée de 3 ans a aussi très bien dormi.

La petite Josephine, qui a 5 ans et a été transportée chez Mme Deforet, n'a éprouvé aucun changement dans son état, pendant la nuit.

Parmi les messages reçus, demandant des nouvelles du patient; on en cite une de Calcutta.

AVALANCHE.

Prose Associée.

Denver, Colorado, 4 mars.—Des avis de Tomichi établissent qu'une avalanche dans la montagne de Grant a tué Mme Stout, Mme William Swagze et un enfant, et a détruit des propriétés d'une valeur de \$200,000.